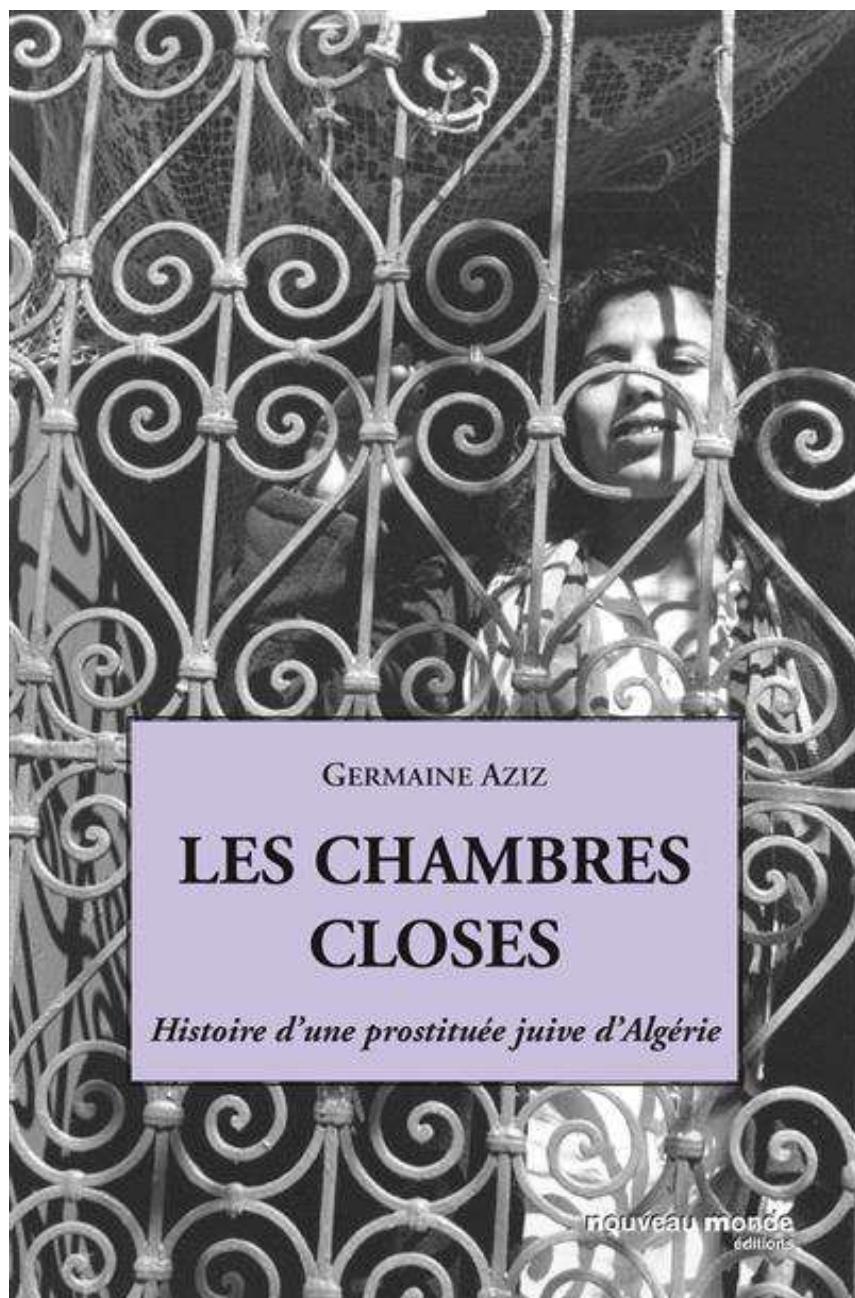


LES CHAMBRES CLOSES

Un spectacle de Nicolas Giuliani et Elise Lhomeau

Avec Elise Lhomeau



Préambule

« Il a fallu que j'attende d'avoir mon âge, celui où toute vie est déjà tracée, pour savoir que je peux penser, agir, diriger ma vie comme je le veux, que personne n'a le droit de me dire où je dois aller, m'imposer un mode d'existence. »

Germaine a 44 ans quand elle écrit ça.

Germaine est décédée en 2003.

Elle avait 77 ans, j'en avais 13. C'était l'été. Un mois d'août au Père Lachaise. Dehors le rabbin récitait le kaddish. Ce jour-là, le soleil était brûlant, comme elle aimait. Un vertige m'a prise, j'ai eu un malaise dont le souvenir m'a toujours un peu gênée.

Aujourd'hui j'ai 35 ans.

Je ne connaissais pas l'histoire de Germaine de son vivant



Carte postale de prostituées algériennes, début du XXème siècle

Germaine de ma naissance à mes 13 ans

Avec Germaine, je ne parlais pas beaucoup.

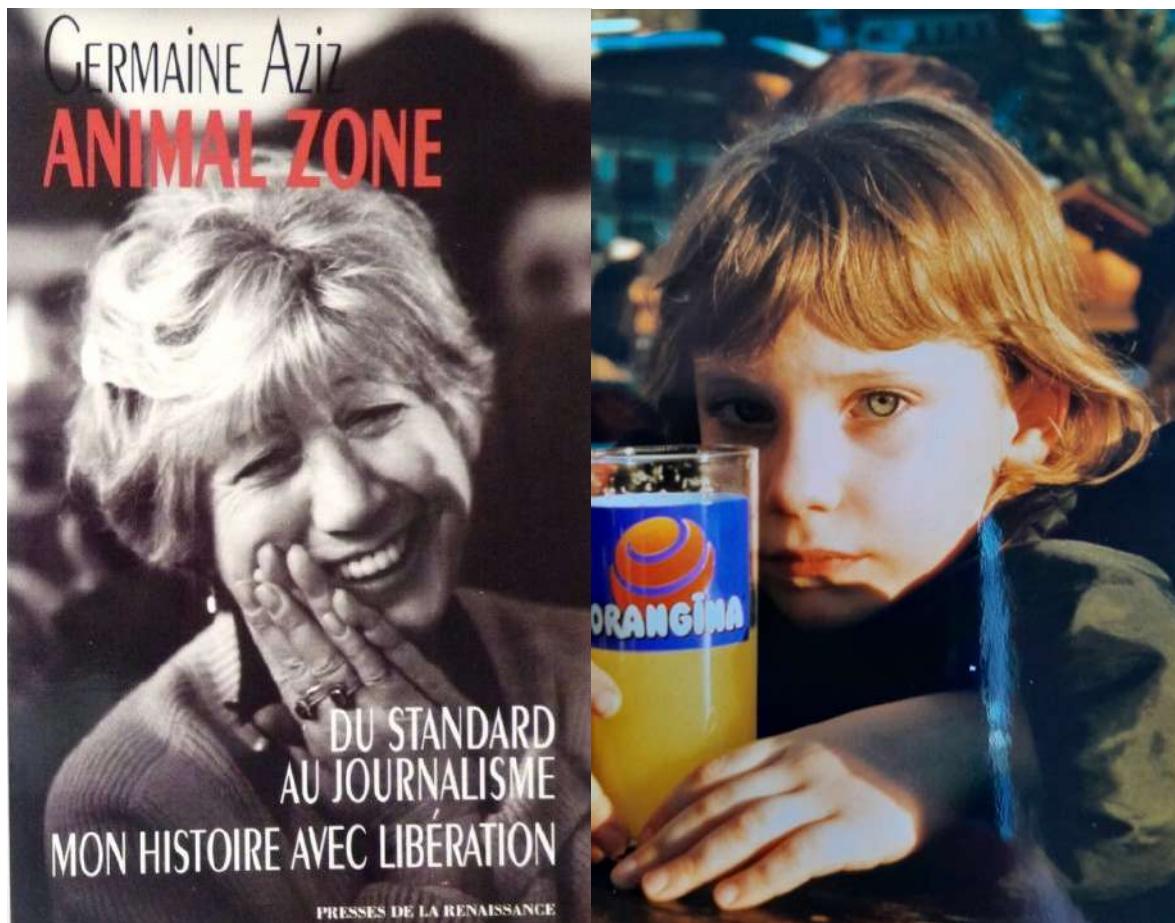
Rien d'extraordinaire, je ne parlais presque pas aux adultes, pour ne pas dire quasiment jamais. Germaine avait proposé de venir me chercher à la danse le mercredi : « je ne travaille pas ce jour-là, ça sera l'occasion de passer du temps ensemble ! » Elle m'emménait chez elle, dans un petit appartement sous les combles.

À *Libération* où Germaine était rentrée sur le tard comme standardiste, elle avait fini par devenir journaliste et elle proposait des petits articles sur le monde animal. Son amour viscéral des animaux et son désir de les protéger, lui valurent bien des moqueries. En fait, elle les comprenait si bien.

« Parfois j'ai l'impression d'être une bête que l'on guette. Une de ces bêtes sauvages vues sur un écran. Elles avancent les oreilles dressées, frémissantes, aux aguets du moindre bruit, puis elles s'élancent d'un bond et l'on voit l'image du chasseur à l'affût qui les traque. Souvent je pense à ces animaux. Je comprends leur frayeur, elle bat dans ma gorge. »

L'été nous partions en vacances ensemble.





Germaine et moi

2024

Germaine a écrit un récit autobiographique édité chez Stock en 1979 : *Les Chambres Closes*.

Son livre m'accompagne depuis quinze ans, au gré des déménagements, sans que je puisse en lire une page. Je savais que cette lecture serait inévitable un jour, le rendez-vous avec Germaine et son récit étaient pris, sans que la date soit fixée.

Il y a moins d'un an j'ai plongé dans son récit. Au départ, je désirais surtout être avec Germaine, la rencontrer à nouveau, à 34 ans, grâce au miracle temporel que permet l'écriture.

Germaine a 12 ans

Orpheline de mère et abandonnée par son père, Germaine grandit dans les années 1930, dans le quartier juif et pauvre d'Oran, aux côtés de ses tantes et de sa grand-mère.

Lorsque la Seconde guerre mondiale éclate, la famille manque de tout. En 1940, Pétain durcit les lois sur le statut des Juifs, et Germaine est renvoyée de l'école.

Elle est alors placée à 12 ans au Bon Pasteur, un établissement catholique situé à quelques kilomètres d'Oran, qui accueille des délinquantes mineures et des orphelines.

On ne sort pas de cette maison de redressement mais on y mange à sa faim. Derrière des hauts murs parfaitement clos, la vie est scandée par le travail et la prière.

« C'est la prière du soir. Pendant une heure nous restons agenouillées sur le carrelage. Puis nous sommes conduites au dortoir. M'allonger dans les draps rugueux me paraît un plaisir exquis. Je lève les yeux. En face de moi, très haut, inatteignables, des fenêtres munies de gros barreaux noirs. Derrière le ciel est rose, immense, et si loin. »

Germaine est désignée pour travailler dans le potager. Elle y est heureuse. Elle apprend à biner, sarcler, bêcher. Elle cueille les fruits, arrache les mauvaises herbes, s'occupe des animaux.

« Un matin, perchée sur une échelle, je cueille des cerises que je jette dans un grand drap étendu au pied de l'arbre. Je fredonne et je ne pense à rien. Je baisse les yeux vers le sol et machinalement je regarde autour de moi. Un homme, un prêtre, se tient là, debout, il soulève sa robe de bure et me fait des grands gestes de la main. Il s'approche et je distingue sous sa robe son sexe. »

Lorsque tu racontes ce qui t'es arrivée, on te punit.

« Le soir au milieu du réfectoire, je dois rester les bras étendus en croix durant tout le repas. Puis je suis conduite et enfermée dans une cellule obscure. »

En te lisant, Germaine, je ne sais pas encore que cette cellule obscure en appellera tant d'autres : tant de chambres closes, tant d'entraves à la justice, tant de privations à la liberté – à la lumière du soleil dont parle Albert Camus, à la même époque en Algérie, non loin de toi...

J'ai 17 ans, une porte s'ouvre

Une effervescence inhabituelle gagne le couvent. Les Américains ont débarqué. Des nouvelles arrivantes racontent des choses extraordinaires... :

« Ils font venir plein de nourriture d'Amérique : des bateaux de sucre, d'huile, de pain blanc, de biscuits... Il y a une foule de soldats dans les rues. Ils sont saouls, ils violent des femmes... »

« On m'appelle au parloir...

- Je ne suis donc pas oubliée !

J'abandonne mon uniforme. Ma tante m'a apporté une robe fleurie. C'est l'été, je me sens légère, heureuse, au bord de la liberté... J'ai 17 ans. La porte s'ouvre, je la franchis. Cela fait 5 ans que je n'ai pas marché dans une rue. »

Germaine sait qu'il lui faut un travail pour s'émanciper. Son « rêve » de trouver un homme qui viendrait la sortir de sa pauvreté ne se réalise pas. Elle répond à une annonce pour être serveuse dans un café.

« La trappe se referme derrière moi »

« Le patron m'évalue du regard :

- J'espère que tu vas être gentille avec les clients.
- Je ne veux pas être gentille ! Je veux servir à boire !
- En faisant la tête, idiote ?
- Mais je ne vois pas de clients ? Quand viennent-ils ?
- Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Va, monte ! ...

Et Madame Carmen me désigne l'escalier qui part du centre de la pièce. Mon cœur se met à cogner d'affolement. Je ne comprends pas. Je ne sais pas. Mais cet escalier, j'en suis sûre, je ne dois pas le monter.

- Madame, s'il vous plaît, je ne veux pas rester ici, je veux retourner à Oran. Donnez-moi l'argent du retour, je vous le rendrai.
- L'argent du retour ! Elle est pas bien ! Si tu veux de l'argent, ma petite, il va falloir le gagner. Mets-toi bien dans la tête que tu nous coûtes beaucoup.
- Pourquoi je vous coûte cher ?
- On vient de te dire qu'on t'a achetée.
- On m'a achetée ! mais je ne suis pas à vendre !

« Fuir...je dois fuir ! Je me rue contre la porte, je cherche la poignée, il n'y en a pas. »

- Pourquoi tu te fatigues ? Personne ne viendra t'ouvrir. Ici tu es dans le bordel. »

La chambre close

Tu es projetée dans une chambre. La pièce n'a pas de fenêtre.

Après une longue épreuve de force, tu essaies de raisonner : « En dehors il y a des gens qui ne doivent pas savoir. Il suffira que je dise la vérité à l'homme qui entrera dans cette chambre. Il comprendra, préviendra la police, je retrouverai ma liberté. Je n'ai donc pas intérêt à résister, plus vite j'accepterai, plus vite ce sera fini. »

Et tu finis par accepter le peignoir transparent.

- Ton premier client c'est un Français, il est de la police.

Tu penses : « Je vais tout lui dire, il va comprendre. »

- Qu'est-ce que tu me chantes ? Je contrôle toutes les entrées, j'ai vu ta carte d'identité, tu es majeure. On veut se rajeunir pour m'exciter !

« Haut-fonctionnaire et français, cet homme m'en impose. Il ne rencontrera aucune résistance de ma part. Piégée, je le subis : c'est comme un serpent qui force mon corps, déchire mon ventre. C'est fini. »



Algérie 1913- soldat avec une prostituée

Un bordel d'abattage

« Dès le matin, les hommes débarquent. Ils ont le choix entre « trois objets » : la vieille Fatima, moi ou une petite fille aux yeux noirs. Les jours de marché, la file est interminable. Sitôt le seuil franchi, ils sont tellement pressés qu'ils ne choisissent pas, ils prennent la première disponible, nos visages ils ne les regardent même pas, ils nous suivent le pénis à la main. »

« En rut, ils n'entendent rien, après ils s'en foutent, mieux ils s'indignent qu'on puisse avoir du dégoût pour cet acte qu'ils ont payé. Ils n'admettent pas que je ne sois pas consentante. »

Parfois quand je suis à bout, je me barricade dans ma chambre, pousse le lit, l'armoire contre la porte et reste là, comme une bête traquée, enfermée dans cette pièce close, sans lumière, sans air, où parfois l'odeur fade du sperme est si forte qu'elle me donne la nausée. Une odeur qui colle à ma nuit. Mais c'est la faim qui a raison de mon obstination. »



Francis Bacon, *Femme allongée* (1975) ; Jeune prostituée



Colons harcelants une femme – 1970

« Cela fait trois ans que je fais 80 à 100 passes par jour. Si je ne suis pas morte de souffrance, de peur, c'est qu'il y avait en moi une volonté de vivre plus forte que tout. »

Le texte

Le texte est constitué d'une galerie de « personnages » que Germaine parvient tous à faire parler.

Ainsi, à partir de son récit, je serai respectivement sa tante Aïcha ; son amie Thérèse ; la mère supérieure du couvent ; Madame Fernande qui l'a vendue ; Louis le patron du premier bordel à Bône ; le médecin qui ausculte les prostituées ; des clients ; Silvio, sa grande histoire d'amour ; et bien sûr plusieurs prostituées : de Fatima l'Algérienne dont la voix semble éteinte et monocorde, à toutes ses amies qui l'ont accompagnées et entendues, notamment Lola, la Parisienne, hilarante et scandaleuse.

Notre texte pour la scène sera composé de trois strates dramaturgiques :

- 1) Le récit autobiographique, *Les chambres closes* : de l'Algérie à Paris – de 1930 à 1979 – elle y décrit son expérience de la séquestration et des rouages de la prostitution. Son texte témoigne de nombreuses informations sur le système : de la « mise en carte » des prostituées (par la police) à la visite sanitaire, mais aussi des lois du milieu (tenancier des maisons closes, maquerelles, proxénètes etc.) Par ailleurs, Germaine fait entendre son expérience de la sexualité vénale, loin de toute glorification romantique de la prostitution notamment des artistes orientalistes.
- 2) Le second axe dramaturgique reposera sur un dialogue entre Germaine et moi, qui nous retrouvons sur la scène, dans l'espace-temps du théâtre. L'espace clos n'est plus le lieu de l'enfermement et de la séquestration, mais au contraire du plateau de théâtre et de la parole ouverte. Dans le temps du « Seule en scène », le « je » et le « tu » se croisent et se répondent, au point de se mêler. La matière temporelle est abolie : je ne suis plus seulement la petite fille qui passait du temps chez elle, je suis aussi une femme de notre époque qui dialogue avec elle. Cette ligne narrative constituée de réminiscences, de sensations, de souvenirs et de questionnements évoluera en contre-point du récit autobiographique de Germaine.
- 3) Le troisième axe est une médiation théâtrale sur le statut de la parole, du récit et du jeu. Comment témoigner ? Comment faire un spectacle avec cette histoire traumatisante, cette matière mémorielle ? Que peuvent le langage et le théâtre pour répondre à la violence, au silence forcé, et à ce qui reste « impensé ».

Je serai seule en scène. Et pourtant j'ai la conviction que nous serons deux.

Son souvenir agit dans mon cœur d'enfant, dans mon cœur d'adulte. Germaine travaille en moi. Ensemble nous sortons de la nuit des chambres closes, des bouches fermées, des sexes forcés.

Ce théâtre-récit est tragique dans ce qu'il dit de l'irréparable d'une histoire commune. Mais Germaine était sortie du tragique. Je raconte cette histoire, précisément, pour sortir du tragique – par la justice. La justice dont je parle est hors des lois, hors des mœurs. C'est une justice du cœur, celle qui dit « je te reconnais ». C'est le cœur qui rend justice, c'est le cœur l'organe de la reconnaissance.

Je suis devant vous et je vous parle.

Je ne sais pas si c'est du théâtre. Je ne sais pas si c'est de l'art. Je ne cherche rien d'autre que la réalité. Ma voix, mes gestes, mes mots, ne veulent exister que pour construire une demeure commune. Je désire seulement que ce récit demeure en nous, que ces mots nous habitent et ne nous quittent pas.

L'écoute, je la dois à ce plateau. Mais si j'avais pu, j'aurais aussi aimé m'adresser à vous comme on parle à des amis, ou contre le corps d'une personne qu'on aime.

Je veux parler pour ceux qui écoutent. Et le reste du temps écouter à mon tour.

J'aimerais que ces mots se déposent dans le silence, comme les pattes des oiseaux dans une terre humide, puis que le sol sèche, et que ces mots demeurent gravés à nos pieds.

C'est vous et moi, ensemble, qui traversons les murs des chambres closes, qui faisons sauter les trappes de ce qui est caché, pour faire rentrer ce qu'il reste de lumière sur ce qui ne peut pas être changé, mais qui doit être dit.

Du livre : « Les chambres closes » à la salle de spectacle comme chambre rêvée

« Comment admettre qu'il n'existe pas de possibilité d'évasions ? Ce n'est pas possible que parmi ces hommes – 80, 100 par jours – il n'y en ait pas un qui m'écoute. Pas un seul. »

En réponse à ce silence assourdissant, nous avons la conviction que le théâtre est le lieu qui peut nous permettre d'ouvrir cette parole afin de faire entendre la voix de Germaine. Ce spectacle sera conçu comme le portrait d'une femme qui a vécu dans son corps des puissants mécanismes d'oppressions sociétales (à la fois social, patriarcal et colonial). Pour nous ce projet est non seulement un acte artistique et poétique, mais c'est aussi un acte politique et citoyen.

Ce théâtre-récit est tragique dans ce qu'il dit de l'irréparable d'une histoire commune. Mais ce qui nous bouleverse, c'est que la violence presque insupportable de son témoignage n'est absolument jamais altérée par son désir vital de liberté. Ce n'est jamais un texte désespéré ! Nous cherchons la présence de Germaine, son compagnonnage, sa mémoire, son énergie, sa colère, ses joies, ses folles espérances, ses éclairs de lucidité, ses amours, ses dégoûts, ses désespoirs, bref, sa présence « vivante » et sensible !

« Je voudrais rêver d'un pays que je retrouverais un jour, d'un refuge où jamais je ne serais l'intruse mais la désirée. Un endroit dont la pensée me consolerait, où j'aimerais finir mes jours. Mais ce pays existe-t-il ? »

Il nous semble que le plateau de théâtre peut être ce pays rêvé.



La revanche du zéro !

Tout juste sortie de la prostitution – à plus de 40 ans – Germaine prend rendez-vous avec son destin :

« Ce lendemain qui m'angoisse, je vais le transformer en lendemain de fête ! Je vais repartir de zéro, faire du zéro que je suis la revanche du zéro ! »

Ce panache est une des signatures de Germaine.

Sur le plan de la mise en scène, cette « revanche du zéro » comporte une promesse esthétique magnifique et exaltante. A l'image de la lumière dont l'apparition est un événement dans la chambre close de Germaine, notre mise en scène cherchera l'événement dans la rareté. C'est pourquoi avec ce spectacle, nous rêvons d'un théâtre qui croit en la puissance d'abstraction et de nudité du plateau.

Nous rêvons d'un espace peuplé principalement par des voix et des corps.

Ainsi, nous accueillerons Germaine et son récit pour faire vivre cette coexistence si sensible du tragique et de la joie.

Elise Lhomeau et Nicolas Giuliani